

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :
Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 273.—SAMEDI, 27 JUILLET 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :
La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'ABBÉ LOUIS-EDOUARD BOIS
CURÉ DE MASKINONGÉ, DÉCÉDÉ
Voir l'article page 101



LUTTE GRECO-ROMAINE



COMBAT A LA DAGUE ET A L'ÉPÉE

TOURNOI D'ARMES DU MOYEN-ÂGE PAR LES GARDES DU PALAIS ARCHIEPISCOPAL DE MONTREAL,
Photographies et gravures par Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 27 JUILLET 1889

SOMMAIRE

TEXTE : A nos lecteurs. — Entre-Nous, par Léon Leduc. — Bibliographie : Histoire des bibliothèques, par Paul Durand. — Une lettre de saint Jean-Baptiste, par Gaston-P. Labat. — Biographie de M. l'abbé Louis-Edouard Bois, par Jules Saint-Elme. — Poésie : Jean et Rose, par J.-W. Poitras. — Tournoi d'armes. — Pèlerinage à la tombe, par G.-A. Dumont. — Un mariage princier. — Physique : La chaleur, par Georges Moitet. — La vie champêtre. — Primes du mois de juin. — Coup de billard (avec dessin), par Vigneaux. — Carnet de la cuisinière. — Choses et autres. — Feuilleton : Sans Mère.

GRAVURES : Portrait de M. l'abbé Louis-Edouard Bois. — Tournoi d'armes du moyen-âge par les Gardes du Palais Archépiscopal de Montréal : Lutte greco-romaine ; Combat à la dague et à l'épée. — L'Exposition Universelle : Pavillons du Nicaragua, de Siam, du Japon de Saint-Marin et maison Roumaine. — Portraits du grand duc Paul de Russie, et du la princesse Alexandra, de Grèce. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

A NOS LECTEURS

Vous avez pu reconnaître que les essais que nous avons faits de notre nouveau système de photogravures ont parfaitement réussi, après les quelques tâtonnements inévitables en pareils cas, et que le succès a récompensé nos efforts.

Nous venons vous prier de devenir en quelque sorte collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, en nous envoyant les photographies de vues ou les portraits de personnes notables de la localité que vous habitez.

En ce faisant, vous contribuerez à faire mieux connaître notre pays, et vous serez certainement heureux de voir reproduits, dans un journal dont la circulation augmente tous les jours, les sites qui vous sont chers et les portraits de personnes qui ont rendu des services à notre cher Canada.

Veillez adresser ces photographies à l'adresse suivante, avec le nom du photographe :

LE MONDE ILLUSTRÉ,
Tiroir 2034, Bureau de Poste,
Montréal.



* * Dans quelques jours, le premier août, les Ursulines de Québec vont célébrer le deux cent-cinquantième anniversaire de leur arrivée en Canada et de la fondation de leur ordre dans notre pays.

C'est un événement dont l'importance n'a pas besoin d'être démontrée et qui sera fêté par tous les Canadiens qui ont pu apprécier les services qu'ont rendu et que rendent encore ces nobles filles au pays tout entier.

L'établissement actuel des Ursulines n'est certes

pas des plus somptueux, mais c'est un palais relativement à la demeure qui leur servit de logement en 1639.

Notre maison, dit la mère Cécile de Sainte-Croix, consiste en deux chambres assez grandes, une cave et un grenier. On nous fait une clôture de pieux de la hauteur d'une petite muraille, mais qui ne sont pas si bien jointes qu'on ne puisse voir au travers. Pourtant, cela nous sépare toujours des séculiers. Nous avons la plus belle vue du monde sans sortir de notre chambre. Nous voyons arriver les navires qui demeurent toujours devant notre maison, tout le temps qu'ils sont ici. Nous fûmes fort visitées des dames et des demoiselles qui habitent ici, et qui témoignent une grande joie de notre venue.

Cette maison se trouvait à l'endroit où se trouve actuellement l'hôtel Blanchard, et leur avait été louée par Noël Juchereau des Chatelets.

La première Ursuline canadienne fut la mère Geneviève Bourdon, en religion Mariée St-Joseph, qui fit profession le 8 décembre 1654, à l'âge de seize ans, et mourut le 13 décembre 1700.

La première Ursuline anglaise, en Canada, fut Mlle Esther Wheelwright qui fit profession en 1713, et l'histoire de la première enfance de cette sœur est des plus étrange.

* * Sa famille, originaire d'Angleterre, avait suivi l'armée à l'époque des guerres, et était venue s'établir dans les environs de Boston. En 1703, M. Wheelwright subit le sort de beaucoup d'autres Européens ; sa maison fut surprise et pillée par une bande d'Abénaquis, dans une de leurs incursions, et, pour comble de malheur, sa petite fille Esther fut enlevée et entraînée dans les bois.

La famille sauvage qui l'adopta s'attacha d'une affection extraordinaire à cette enfant et lui prodigua tous les soins possibles.

Bien des années s'étaient écoulées et ses parents, après de longues et inutiles recherches, avait enfin perdu tout espoir de revoir jamais leur enfant, quand ils apprirent qu'elle existait encore.

Le R.P. Bigot, jésuite, dont l'influence sur la belliqueuse nation des Abénaquis a produit les résultats les plus heureux pour la colonie française, visitait tour-à-tour les habitations de ces tribus quand, arrivé un jour à un certain village, il remarqua dans un groupe d'enfants une petite figure étrangère. Il prit des renseignements et arriva à connaître le motif de sa présence au milieu des sauvages.

Il en informa la famille Wheelwright à Boston, et l'on s'adressa de la Nouvelle-Angleterre au gouverneur-général de la Nouvelle-France, pour traiter des conditions de la délivrance de la jeune captive. Ce ne fut toutefois qu'à la suite de négociations difficiles et renouvelées que l'on parvint au résultat désiré, et c'est en 1708 que le R.P. Bigot arriva à Québec avec sa petite protégée, qu'il présenta au marquis de Vaudreuil,

Celui-ci la considéra comme sa fille adoptive et l'amena au château Saint-Louis où la marquise l'accueillit avec une tendresse toute maternelle ; cependant, comme cette dernière se disposait à aller en Europe et qu'il était impossible de la reconduire à sa famille, elle résolut de la placer au pensionnat des Ursulines en même temps que sa fille aînée.

“ Le 18 janvier 1709, dit le registre d'entrée du couvent, madame la marquise nous a donné une petite anglaise pour pensionnaire. Elle paiera 40 écus.”

* * En 1744, M. Dumont, lieutenant de la marine royale, céda la seigneurie de Portneuf, moyennant finances, aux Ursulines, qui la firent valoir par un agent.

En 1789, il y a donc cent ans, la redevance annuelle des habitants de Portneuf était de 447 livres, trois cent trente-deux *chapons vifs en plumes*, soixante-treize journées et demie de corvée, et le onzième de tous poissons, le tout rendu au monastère à la Saint-Martin.

La seigneurie fut cédée en 1801, pour cinquante ans, à M. McNider, de Québec, puis à M. Colman, et enfin à l'honorable Ed. Hale, moyennant une rente annuelle de 1800 livres et 750 minots de *bon blé*, “nonobstant quelque accident qui pût arriver”

En 1854 elle fut définitivement cédée à M. Angus McDonald, puis elle passa entre les mains de Mlle Clara Symes (aujourd'hui, je crois, marquise de Bassano).

* * Je viens de parcourir à la hâte une partie de l'ouvrage de M. l'abbé George-L. LeMoyné : *Les Ursulines de Québec*, et mon attention a été particulièrement attirée par les récits des événements de la dernière année de la domination française en Canada.

Les Ursulines ont beaucoup souffert à cette époque, mais leur courage a toujours été à la hauteur des malheurs qui accablaient le pays dans ces jours de tristesses. Elles ont tout supporté en bonnes patriotes.

“ Je ne vous parlerai pas, dit la Mère Saint-Louis de Gonzague dans une de ses lettres, de l'état pitoyable où nous sommes réduites par cette cruelle guerre, par la famine et par tant d'autres calamités qui nous accablent. Nos petites provisions nous ont duré jusqu'au 7 octobre dernier (1756) ; alors, il nous a fallu faire battre de suite le peu de mauvais blé que nous avons et manger un pain aussi noir que nos robes... Le cœur se brisait en voyant nos pauvres malades obligés d'en manger ; car, en vertu d'une défense de l'intendant Bigot, on ne pouvait, sans payer l'amende, s'adresser aux boulangers pour acheter du pain !”

Ce pain aussi noir que nos robes ne fait-il pas penser au pain du siège de Paris, en 1870, et ces misères ne sont-elles pas les mêmes que celles souffertes par les Parisiens pendant l'année terrible ?

Pendant que l'on souffrait ainsi en Canada, Bougainville, l'aide-de-camp de Montcalm, était à Paris demandant des secours. Voici comment il fut accueilli :

Un jour qu'il avait enfin obtenu une audience de Berryer, ministre de la marine, celui-ci s'emporta jusqu'à dire :

— Eh ! monsieur, quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries !

— On ne dira pas, du moins, que vous parlez comme un cheval, répliqua M. de Bougainville.

Ce ministre de la marine était bien digne de son maître.

* * Mais, je me suis écarté de mon sujet, quoique la faute en soit un peu à l'auteur même de l'histoire du monastère des Ursulines de Québec.

Cette histoire, du reste, est tellement liée à celle de notre pays qu'elle en forme un des chapitres les plus remarquables, en ce sens que ces religieuses se sont toujours vouées à l'instruction et à l'éducation des jeunes filles, qui sont devenues plus tard l'orgueil de nos familles et de notre race.

C'est à ce titre surtout que nous sommes heureux de célébrer le deux cent-cinquantième anniversaire de leur arrivée en Canada et je suis sûr que, le premier août, dans nombre de maisons d'une extrémité à l'autre du pays, on pensera à ces recluses qui, à l'ombre du cloître, continuent leur œuvre de dévouement et de sacrifice.

Elles perpétuent nos traditions, conservent notre langue et font ainsi œuvre de patriotisme.

C'est une tâche assez belle pour que celles qui la remplissent aient droit à tout notre respect et à notre admiration.

* * Vous savez que la mère de l'empereur d'Allemagne, fille aînée de la reine Victoria, vient de se convertir au catholicisme et vous n'ignorez pas l'émotion qu'à causé cette nouvelle dans le clan protestant.

La plupart des journaux ont annoncé l'événement sans commentaires, mais le *Witness* de Montréal n'a pas pris la chose du bon côté et n'a pu s'empêcher de faire une petite, oh ! bien petite réflexion :

“ L'impératrice Victoria d'Allemagne, dit-il, n'a jamais brillé par l'intelligence et c'est une assez pauvre conquête que le catholicisme vient de faire.”

Que l'impératrice-mère d'Allemagne soit une intelligence d'élite ou qu'elle soit d'une naïveté rare, cela nous importe peu, mais ce qu'il y a de curieux dans l'attitude du *Witness*, c'est que ce journal ne tarissait pas d'éloge sur le compte de la même impératrice, alors que son mari l'empereur

reur Frédéric vivait ; il lui brûlait l'encens sous le nez d'une manière assez maladroite, sinon dange-reuse, et quand il se trouvait à bout d'épithètes élogieuses, terminait en disant que rien ne pouvait étonner de la part de cette souveraine, puisqu'elle était la fille de la reine d'Angleterre.

Ces coups d'encensoir étaient évidemment motivés par l'esprit du *Cant* dont je vous parlais samedi dernier, mais les réflexions nouvelles du *Witness* nous prouvent une chose c'est que le *Cant* fait parfois place au fanatisme religieux et que la fille de la reine a commis une bien grosse maladresse, en ne demandant pas au marchand de fanatisme de Montréal la permission de se convertir.

* * Nos voisins, les Américains de New-Jersey, ne sont pas d'une galanterie extravagante, si j'en crois le récit d'un de leurs journaux.

Il y a de cela quelques jours, une femme d'une quarantaine d'années, Mary Brady, a été poursuivie à Jersey City, en vertu d'une ancienne loi punissant du supplice du "plongeon" les femmes convaincues d'avoir mauvaise langue !

Mme Brady était accusée d'être une *common scold*, c'est-à-dire une mauvaise langue, une querelleuse, un fléau public, ou, plus littéralement, une vulgaire pie-grièche, et l'avocat de la poursuite a cru devoir faire aux jurés l'histoire de cette loi oubliée depuis longtemps.

Il leur raconta gravement que jadis les langues des femmes, dans le New-Jersey, étaient devenues si "irrépressibles" qu'il fallut édicter une loi contre ce fléau public.

La loi, qui n'a jamais été abrogée, punissait les femmes mauvaises langues du supplice du plongeon. L'instrument de cet étrange supplice, se composait d'une longue planche basculant sur un pivot placé sur le bord d'une rivière.

A l'extrémité de la planche dominant l'eau, était un siège sur lequel on attachait la condamnée. On faisait basculer ensuite la planche, et la pauvre femme était ainsi plongée dans l'eau autant de fois que le prescrivait la sentence. Mais aujourd'hui, a ajouté l'avocat, ce supplice est remplacé par l'amende et l'emprisonnement.

Les jurés peu galants de Jersey City, en dépit du témoignage de M. Brady, qui était des plus favorables à sa femme, ont rendu un verdict la déclarant coupable d'avoir mauvaise langue ; mais la sentence n'a pas encore été prononcée.



BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DES BIBLIOTHÈQUES

(Suite et fin)

L'Angleterre eut aussi d'importantes bibliothèques. Richard de Bury, évêque de Durham, et plus tard grand chancelier d'Angleterre, dota la ville d'Oxford d'une bibliothèque publique. Celle-ci, grâce aux dons magnifiques du duc de Gloucester, de sir Thomas Bodley, de Pembroke, de Land et de Fairfax, posséda, en 1857, plus de 500,000 volumes imprimés et 25,000 manuscrits. La grande ville de Londres possède également plusieurs riches collections.

Stockholm, en Suède, a sa bibliothèque fondée par Christine, en 1650.

Copenhague, capitale du Danemark, a une bibliothèque assez remarquable. Elle renferme 200,000 imprimés et 10,000 manuscrits.

Pierre-le-Grand, empereur de Russie, fonda, en 1719, la *Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg*, qui compte plus de 200,000 volumes.

La grande *Bibliothèque Impériale* possède 400,000 volumes et 13,000 manuscrits.

En Allemagne, les bibliothèques les plus considérables sont celles de Berlin, de Munich et de Dresde. La première renferme 300,000 volumes

et 2,000 manuscrits ; la deuxième, 600,000 volumes et 16,000 manuscrits ; la troisième, 300,000 imprimés et 2,700 manuscrits, parmi lesquels se trouve un calendrier mexicain écrit sur peau humaine.

En Autriche, Vienne compte huit bibliothèques. La plus riche est celle de l'*Impériale*, fondée par Maximilien, et qui possède plus de 400,000 imprimés et 12,000 manuscrits. On remarque aussi celle de Prague.

La Suisse, la Grèce et la Turquie ont d'assez grandes collections qui consistent plus en manuscrits qu'en imprimés.

La plus belle bibliothèque de l'Italie est celle du Vatican ; elle remonte au pape saint Hilaire, an 465. Ce ne fut cependant que sous Nicolas V qu'elle prit de plus vastes développements. Les papes Sixte IV et Léon X l'augmentèrent. Elle dépasse aujourd'hui le chiffre de 100,000 imprimés 24,000 manuscrits (5,000 grecs, 16,000 latins et italiens, et 3,000 orientaux). Rome possède de plus les belles bibliothèques de la *Minerve*, d'*Angelica* et de *Barberini*.

Florence vient après Rome ; elle en compte quatre qui forment un ensemble de 400,000 volumes et 500 manuscrits.

La Belgique renferme plusieurs bibliothèques importantes. Celle de Bruxelles compte 300,000 volumes et 15,000 manuscrits ; celle de l'Université de Louvain possède environ 150,000 volumes et 250 manuscrits.

En Espagne, on remarque, près de Madrid, la bibliothèque de l'*Escorial*, fondée par Charles-Quint. Elle compte plus de 150,000 imprimés et 5,000 manuscrits, dont 3,000 arabes. La *Bibliothèque Royale*, à Madrid, possède 150,000 volumes.

IV

La jeune Amérique a de nombreuses bibliothèques. On remarque d'abord, dans la ville de New-York, celle d'*Astor-Library*, fondée en 1839, et qui compte plus de 200,000 volumes, et celles d'*Athenæum* et du *Public City*, à Boston.

Washington, capitale des États-Unis, en a deux assez importantes : celle du *Congrès*, 80,000 volumes, et celle du *Smithsonian Institution* 30,000 imprimés.

Le Canada marche rapidement dans la voie du progrès. Il compte déjà des bibliothèques qui peuvent rivaliser avec plusieurs du vieux continent. Nous remarquons, entr'autres, celle du Parlement Fédéral, qui possède près de 200,000 volumes et beaucoup de manuscrits des plus précieux sur l'histoire du pays, et celle de l'Université-Laval qui, en 1887, atteignait le beau chiffre de 100,000 volumes.

La bibliothèque du Séminaire de Montréal, avec celles du Collège et du Grand Séminaire, monte à plus de 60,000 volumes. L'*Institut Fraser*, où se trouve les livres de l'Institut Canadien, possède aujourd'hui près de 15,000 volumes. Elle est la seule qui soit ouverte au public à Montréal.

Les grandes villes de l'Europe possèdent des bibliothèques où le peuple peut toujours aller s'instruire. D'immenses salles sont disposées à cet effet, et elles sont toujours remplies d'amis des lettres et des sciences. Paris compte plusieurs de ces bibliothèques dans son sein, et nous ne pouvons nous imaginer quel grand bien le peuple en retire.

Cependant, Montréal, qui est la métropole du Canada et une des villes les plus importantes de l'Amérique du Nord, n'en possède point. Il y a bien l'Institut Fraser, mais cette bibliothèque publique est située dans un quartier anglais et n'a, à vrai dire, en livres français, que ceux de l'Institut Canadien, condamné par l'Eglise, il y a quelques années.

La population de l'Est de la ville, qui est entièrement Canadienne-française, a besoin, il me semble, d'une bibliothèque publique, où elle pourrait puiser les trésors de la littérature et de la science. Pourquoi ne suivrions-nous pas l'exemple de Paris ?

Il y a là, comme on le voit, une œuvre éminemment patriotique. Espérons qu'elle s'accomplira bientôt.

PAUL DURAND.

UNE LETTRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

A MON AMI GASTON P. LABAT,
Québec.

Mon cher Labat,

... Il y a longtemps que je désirais faire votre connaissance, vous qui parlez si amicalement de moi. Aussi, ai-je emporté chez nous un excellent souvenir de vous, de votre bonne vieille ville de Québec—comme vous l'appellez si amoureusement—de ses hospitaliers habitants et du Canada tout entier. Croyez bien que je n'oublierai jamais tous ces bons souvenirs, et que, si vous venez un jour faire tous un tour par chez nous—ce que j'espère et vous souhaite—je vous recevrai comme vous m'avez tous reçu : bras et cœurs ouverts. J'en ai déjà parlé ici, et on vous garde les meilleures chambres. Le difficile est d'y arriver. Je vais toutefois vous en donner le secret.

Comme vous le savez vous-même, mon cher Labat, et c'est pour cette raison que vous l'avez volontairement choisi, le Canada est une des pépinières de chez nous. C'est là que nous abattons quand nous voulons orner nos jardins. Dernièrement encore, deux valeureux soldats que vous connaissiez ont été nos héroïques victimes. En effet, en voyant toutes vos gloires, toutes vos institutions, toutes vos églises, tous vos monastères qui se cachent modestement comme des nids au milieu de vos vertes campagnes ; en voyant l'amitié, l'hospitalité, la charité qui, *indistinctement*, font vibrer tous vos cœurs ; en voyant votre population si foncièrement patriarcale, familiale et chrétienne, Dieu et les Cieux sourient, et chacun de nous ici dit : "Le Canada est notre proie !"

Il y a peut-être un point sur lequel votre harmonie sociale est quelquefois en désaccord. C'est la politique. Faites comme nous. N'en faites point du tout. Contentez-vous de ce que vous avez : votre religion, votre langue, votre loi. Le grand, immortel et immuable législateur fera le reste. Je juge peut être les choses fort superficiellement car j'ai eu peu de temps pour tout voir et étudier, mais je crois cependant être dans le vrai, car pour les bonnes, saintes et saines choses, il suffit d'un coup d'œil : celui du cœur. Seules, les mauvaises ont besoin du microscope. Elles se cachent. Or, chez vous, tout est ouvert, beau, bon, franc, honnête, noble, généreux, ardent, patriotique, religieux, toujours en plein soleil et en pleine face de Dieu.

Donc, continuez !...

Encore quelques lignes... Si je suis parti si vite de Québec, c'est que je désirais voir le sanctuaire de la bonne sainte Anne et j'ai saisi l'occasion d'un bateau de pèlerins qui s'y rendaient. J'ai trouvé ça aussi beau que chez nous. A mon retour, j'ai salué "l'Ange Gardien," Sainte-Pétronille, Saint-Joseph, Saint-Romuald et ses belles peintures ; Saint-Henri, avec son clocher blanc comme l'aile d'un ange ; enfin, j'ai salué toutes les églises qui mirent leur pureté dans les eaux du fleuve Saint-Laurent et le miroir azuré du ciel, et le sommeil m'ayant pris en route, entre le marmotement des prières, l'égrènement des chapelets et les chants religieux des pèlerins, ce qui m'a procuré des songes célestes et angéliques, je ne me suis réveillé qu'en arrivant chez nous, d'où je vous écris la présente.

Sur ce, mon cher Labat, n'oubliez pas mes conseils, ni vous ni les autres, et j'ai la ferme espérance que nous nous reverrons tous un jour pour ne plus jamais nous quitter.

Votre bien affectueux,

SAINT-JEAN-BAPTISTE.

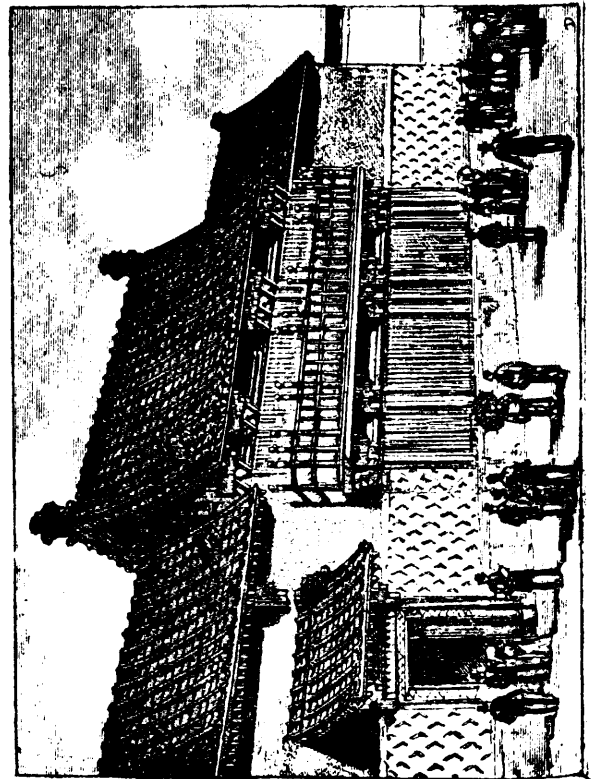
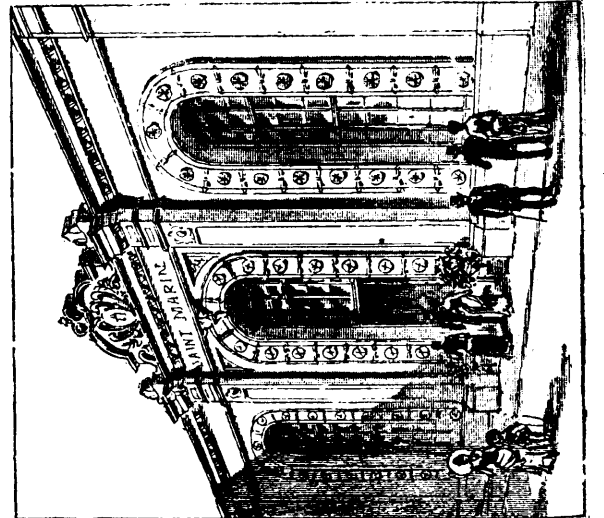
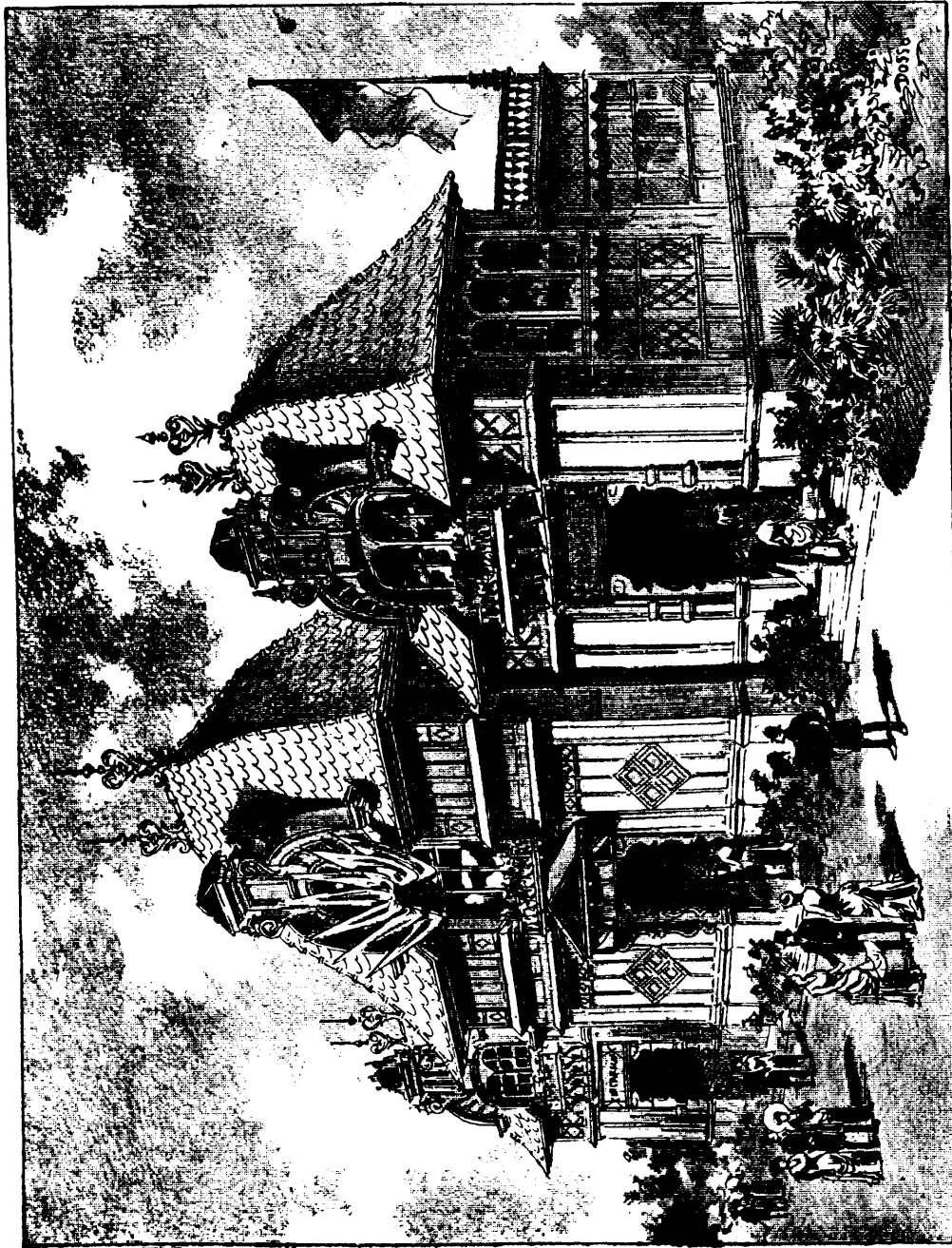
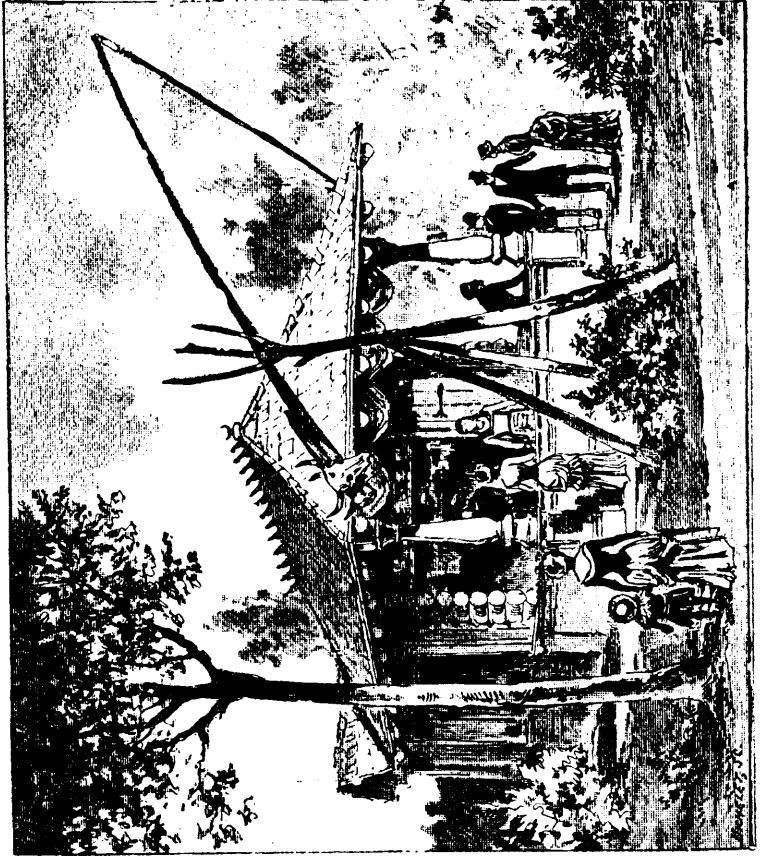
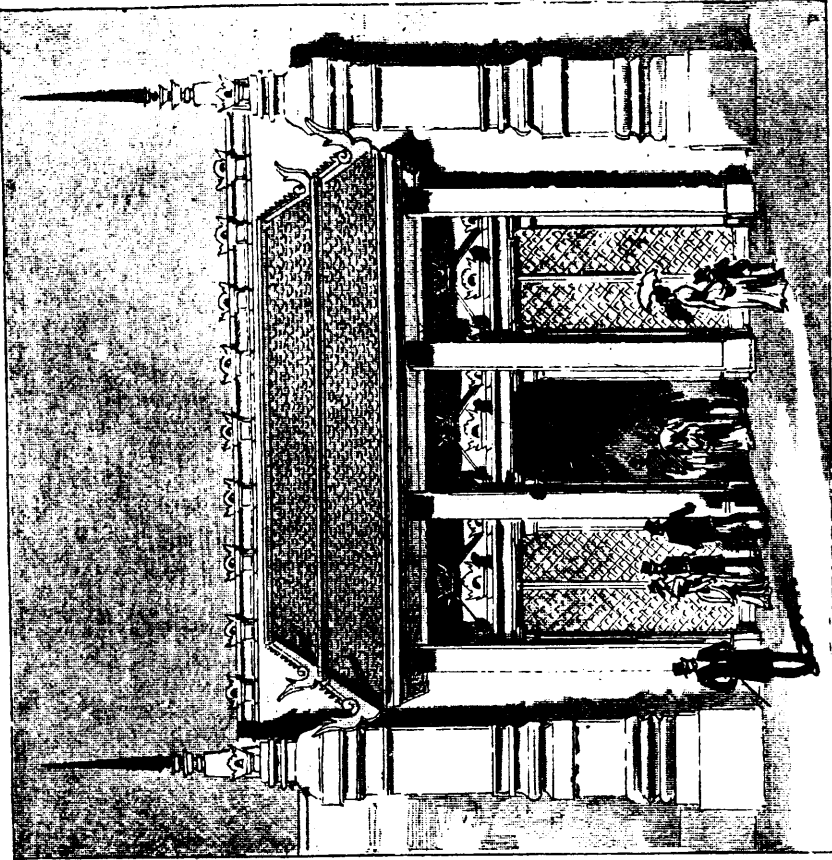
Pour copie conforme,



P. S.—Mon père, ma mère et toute notre famille, qui est la plus nombreuse du Canada, vous embrassent tous.

ST.-J.-BTE.
G. P. L.

Un cœur égoïste aime à être aimé ; un cœur chrétien aime à aimer sans retour.



PARIS. — L'EXPOSITION UNIVERSELLE : PAVILLONS DU NICARAGUA, DE SIAM, DU JAPON, DE SAINT-MARIN ET MAISON ROMAINE.

Le Révd. Messire Louis-Edouard Bois, curé de Maskinongé, décédé

L'Église du Canada vient de perdre un de ses prêtres les plus distingués, le pays un de ses plus nobles et glorieux enfants.

L'humilité, dans ce qu'elle a de plus touchant et de plus aimable, fut le caractère distinctif de cette vie qui vient de s'éteindre doucement : elle a, pendant bien longtemps, dissimulé aux yeux de tous les beautés de cette riche nature. Il est temps que, soulevant ce voile si honorable, la renommée jalouse vienne léguer à l'histoire le souvenir indélébile de ses fortes vertus.

Il est mort, l'abbé Bois, à son cher presbytère de Maskinongé, qu'il nommait, avec affection, son *ermitage*, il est mort, terrassé, malgré son énergie vivace, par une maladie longue et douloureuse, au sein des suprêmes consolations que notre religion sainte, cette douce mère, prodigue à ses fils mourants.

Il n'est plus : c'est mardi, le 9 juillet courant, que la mort a frappé cette marquante victime ; il part, emportant dans la tombe non-seulement les regrets affectueux et tendres de ses aimées et aimantes ouailles, mais encore les sympathies sincères et vives de tous ceux qui l'ont pu connaître et apprécier.

On ne sait point assez, sans doute, pour le louable motif dont je viens de parler, quel saint homme, quel homme érudit fut le défunt abbé, combien il a mérité l'estime et la reconnaissance tant de ses coreligionnaires que de ses compatriotes.

Sa modestie à toute épreuve l'a toujours empêché de livrer au grand jour de la publicité ses œuvres de longue haleine, où les intimes déclarent avoir retrouvé véritablement le cachet du maître, et qui devaient s'appeler, par exemple : *Histoire générale des évêques du Canada*. Décidé qu'il était à n'en rien publier lui-même, il ne s'appliqua pas d'abord à en faire autre chose qu'une première ébauche. C'est au moment où, cédant peut-être, à la fin, à de pressantes sollicitations de ses amis et d'autres intéressés, il allait donner à ce notable travail le poli nécessaire, dont le savant abbé gardait le secret, que la maladie vient sans pitié ravir à nos lettres canadiennes ce désirable auteur. Ce dénouement est d'autant plus regrettable que, dans un ouvrage de cette portée, l'abbé Bois eut révélé vraiment toutes les richesses de sa belle âme, de son brillant esprit et de son grand cœur, mieux qu'il n'a pu le faire dans les quelques moindres ouvrages qu'il a timidement risqués, abrité derrière l'anonyme, nonobstant leur succès réel et leur vogue de bon aloi.

On a de l'abbé Bois une *Histoire de l'Île d'Orléans*, le *Navfrage du père Crespel* et autres œuvres d'une importance secondaire, mais ce qui est tombé de sa plume active et nous reste en manuscrit forme une mine inépuisable, un trésor de renseignements précieusement pour l'histoire, héritage gros d'érudition que des amis de notre littérature nationale vont recueillir pieusement, nous en avons l'espoir, et sauront rendre profitable à notre public lettré.

Un des produits les plus remarquables de cet intéressant travailleur est une notice historique sur *Les prêtres français réfugiés au Canada*. Cette

étude fut lue dans une séance de la Société Royale, dont l'abbé Bois fut un des membres : il excita l'admiration du savant corps qui s'honorera longtemps de posséder dans les colonnes de ses comptes-rendus cette maîtresse pièce d'un intérêt historique tout à fait original.

Historien, l'abbé Bois le fut éminemment ; il fut aussi un antiquaire de distinction. Collectionneur passionné, il laisse au Séminaire de Nicolet, son heureux légataire, une bibliothèque splendidement garnie de vieux bouquins, de manuscrits d'un haut prix, d'autographes de choix. On y remarque, en outre, un dictionnaire indiquant l'origine des noms de nos paroisses canadiennes, dictionnaire dont il est l'auteur. Mentionnons encore son cabinet de numismatique, un des plus riches dans le genre.

Là ne se borne pas, toutefois, le mérite de M. le curé Bois ; comme historien, il s'est assuré des titres encore plus indéniables à la qualité d'un des champions de notre histoire. Il fut, entre tous, personne ne l'ignore, l'instigateur de la réédition

encore : théologien de marque, savant universel, il fut, avant tout, un prêtre zélé, un apôtre dans la force du terme. Missionnaire infatigable, pasteur sans reproche et charitable père de ses paroissiens, constant ami et promoteur de l'éducation de la jeunesse, jusqu'à gréver souvent de frais trop généreux ses minimes revenus, il a aussi bien mérité de la Religion qui s'unit à la Patrie dans le deuil de ce fils tant regretté.

* * *

C'est à Québec, dans la basse-ville, coin des rues Notre-Dame et Sous-le-Fort, que naquit M. Louis-Edouard Bois, le 13 septembre 1813. D'abord élève du Séminaire de Québec, il alla terminer ses études au Collège de Sainte-Anne. Il opta, librement, pour l'état ecclésiastique au mépris de la médecine et du notariat qui lui offraient, paraît-il, de fort belles chances de succès. Après quelque temps de professorat à Sainte-Anne, il fut ordonné prêtre et envoyé, comme vicaire, à Saint-Jean Port-Joly, où un sien oncle maternel était curé. C'était en 1840. Il s'y lia d'amitié avec l'aimable auteur des *Anciens Canadiens* et des *Mémoires*, Philippe-Aubert de Gaspé.

En 1843, l'abbé Bois devenait curé de Saint-François de la Beauce, par nomination de Mgr Signai. Il déploya là, pendant cinq ans, son énergie d'apôtre dans des missions nombreuses et difficiles, pour la plus grande édification de tous. Il passa de là à la cure de Maskinongé, qu'il a tenue pendant quarante ans et plus, et où il vient de mourir dans la quarante-neuvième année de son sacerdoce.

Ses funérailles ont eu lieu le 13 du présent mois, à Maskinongé, au milieu d'un concours immense de populations des archidiocèses de Québec et de Montréal, des diocèses des Trois-Rivières et de Nicolet. Parents, amis et admirateurs étrangers s'y confondaient avec ses paroissiens dans un même sentiment de deuil profond et de tristesse.

Parmi ceux qui ont tenu à honneur d'honorer de leur présence les funérailles de cet humble grand homme, on remarquait, dans le clergé : Sa Grandeur Mgr Lafèche, des Trois-Rivières ; Mgr Paquet, du Séminaire de Québec ; MM. Brien, curé de St-Culthbert ; Tessier, curé de St-Léon, et plusieurs autres curés des paroisses avoisinantes ; Douville et Proulx du séminaire de Nicolet ; Comeau, Richard et Caisse, de celui des Trois-Rivières ; parmi les laïques :

MM. Désaulniers, M.P., Boyer, M.P.P., Legris, M.P.P., Côté, du *Journal de Québec*, T. Lafrenière, de Louiseville, et plusieurs autres.

Le chanoine Boucher, curé de Louiseville, fit la levée du corps, Mgr Paquet officiait et Mgr l'évêque des Trois-Rivières prononça l'éloge funèbre du vénéré défunt avec l'éloquence qu'on lui connaît.

Les restes mortels du curé de Maskinongé reposent dans la crypte de son église paroissiale, renfermés dans une voûte, du côté de l'Épître.

Sur le saint Eglise



UN MARIAGE PRINCIER. — LE GRAND DUC PAUL DE RUSSIE, FRÈRE DU CZAR, ET LA PRINCESSE ALEXANDRIA, DE GRÈCE

des *Relations des Jésuites*, de l'édition de la *Collection des anciens manuscrits*, des *Edits et Ordonnances*, toutes ces vieilles archives si précieuses dont nous allions perdre le bénéfice, et que sa prévoyante sollicitude a su nous conserver comme autant de phares capables de jeter la lumière sur les points les plus obscurs de notre histoire.

Voilà, en résumé, comme l'abbé Bois a mérité de sa patrie, voilà comme il a conquis ses épaulettes de membre de la Société Royale du Canada, docteur ès lettres de l'Université-Laval, agrégé de plusieurs sociétés savantes, entre autres de la Société Historique de Québec ; voilà, en un mot, comme il a pu s'élever modestement à un rang de distinction où l'on rencontre à ses côtés : Ferland, Holmes, Laverdière, Parent, et autres, dont il fut le bien digne collaborateur.

Quoiqu'il en soit, il eut un mérite plus grand



JEAN ET ROSE

Dieu que le ciel est pur !
Allons jouer mignonne
Près de ces flots d'azur
Que le grand bois couronne.
Tout chante autour de nous,
Tout sourit, nous invite,
Je vois dans ton œil doux
Ton âme qui palpite.

Des derniers rayons
Du soleil qui se couche
O Rose profitons !
Que de ta belle bouche
S'échappe un "oui" joyeux !
Il est dans ton sourire,
Dans le feu de tes yeux,
Tu n'as plus qu'à le dire.

Vois le papillon d'or
Qui s'ébat dans les roses !
Je ne vois aucun tort
De jouir de ces choses.
Nous apprendrons de lui,
O cher et candide ange,
Que les fleurs qu'il poursuit
Ont un langage étrange.

Comme lui, leur parfum
Enivrera notre âme,
Et la main dans la main,
Le regard plein de flamme,
Nous irons nous asseoir
Sur les sonores grèves,
Et dans ton bel œil noir
Je puiserai mes rêves.

L'amour est un doux miel
Préparé par les vierges,
C'est l'avant-gout du ciel,
Brûlons lui quelques cierges !
Femme, tu dois aimer,
Ton âme est ainsi faite :
Pourquoi tant protester
O gentille fillette ?...

Je l'ai très bien compris,
En vain tu me le cache,
A tes jolis souris
La tendresse s'attache ;
Et je doute beaucoup
Que tu n'aies pas envie
De te voir à mon cou
Souriante et ravie.

"Comment ! que dis-tu Jean ?
Tes paroles m'offensent,
Je te quitte à l'instant."
Tout de même... ils avancent...
Elle avance... et tous deux
Oubliant ciel et terre,
Marchent silencieux
A travers le mystère.

Cupidon, séduisant,
Fier de sa conquête,
Frappe de l'aile, Jean,
L'extase et l'arrête.
Ils venaient d'aborder
L'onde mystérieuse...
Rose semblait boudier,
Mais boudait toute heureuse.

Leur regard se croisa
Dans le miroir liquide,
Et l'ombre s'abaissa
Sur le couple timide.
Je l'ai vu s'enlacer...
Je n'ai pu rien comprendre :
Mais, j'ai cru d'un baiser
Ouir le bruit doux et tendre.

Est-ce l'eau qui balsait
Le sable du rivage,
Ou Zéphyr qui bruait
A travers le feuillage ?...
Vraiment, je n'en sais rien.
J'ai revu Jean et Rose
Maintes fois... Rose est bien...
Et ne sais autre chose.

Montréal, 1889.

J.-W. POITRAS.

TOURNOI D'ARMES

(Voir gravures)

Nous continuons, aujourd'hui, la publication des différents combats qui ont été donnés par les Gardes du Palais Archiépiscope de Montréal, le 29 juin dernier, au Parc Lépine.

La lutte gréco-romaine, par MM. W. Lortie et J.-B. Dussault, a été photographiée durant l'instant le plus passionnant. Il s'agit de faire passer son adversaire pardessus sa tête, et lui faire toucher les deux épaules au terrain.

Le combat à la dague et l'épée pris à la seconde garde de Saviolo, démontre la difficulté de précision, il s'agit de rencontrer les quatre pointes de dague et d'épée. Il a été donné par MM. L.-J. Chartrand, prévôt d'armes de l'Académie, et le lieutenant Mallette.

Dans un prochain numéro, nous donnerons l'assaut à l'épée, le combat au sabre et la revue.

PÈLERINAGE A LA TOMBE

Quel beau ciel ! sa magnifique teinte bleue que pas un nuage n'obscurcit, est illuminée par les rayons ardents du soleil.

La nature a revêtu sa riche et belle toilette des beaux jours. Les arbres sont verts et touffus, l'herbe tendre et belle.

Les oiseaux, heureux du retour du printemps, se poursuivent joyeusement dans les airs, jetant partout leurs notes mélodieuses.

Mais moi, que la tristesse accable, je ne vois rien de toutes ces beautés qui m'entourent. La nature que j'aime tant n'attire pas un de mes regards. Et c'est insensible que je passe au milieu de ce déploiement de richesse et de grandeur.

Par instant, on me coudoie ; alors je relève les yeux un moment, mais ce n'est pour voir que la figure triste d'un passant se dirigeant comme moi, vers la cité des morts.

Hélas ! cette route que je suis maintenant, je l'ai parcourue il n'y a pas longtemps à la suite d'un cercueil. Ce jour-là, la neige tombait à gros flocons et le sol, couvert de ce manteau blanc dont l'hiver le revêt, convenait mieux sous ce triste aspect à l'affliction de mon âme.

Enfin, voici le cimetière : vaste nécropole où chacun vient, après les jours de lutte, reposer ses membres fatigués ; lieu où jamais la douce joie ne pénètre ; tombeau des ambitions, des espérances humaines.

Relève mon courage, ô mon âme ! donne-moi la force de franchir l'entrée de ce lieu funèbre où est enseveli tout ce qui a fait mon bonheur, ma joie, sur cette terre.

Me voilà enfin arrivé près de cette tombe bénie où repose à jamais la femme à qui je dois doublement la vie. O mère bien-aimée ! sur le tumulus où tu dors, des fleurs croissent en nombre, entretenues par une main pieuse. Croissez, croissez, fleurs, où tout est mort ; embaumez de votre arôme le sommeil de cette chère morte. Lorsque l'automne sera venu et que vos pétales joncheront le sol, ne mourez pas, mais renaissez les printemps prochain, encore plus belles et plus suaves.

Arbres, élevez, élevez votre tête vers le firmament ; que vos branches deviennent de plus en plus nombreuses et votre feuillage plus touffu ; couvrez de votre ombre silencieuse le tertre confié à votre garde.

Vous, oiseaux du ciel, chantres éternels de la création, venez jeter durant le jour autour de cette tombe vos chants suaves et doux, et lorsque la nuit sera venue, chassez le noir corbeau.

Au pied de ta tombe, ô mère ! je viens m'agenouiller pour te demander la force de soutenir la tristesse dont mon cœur est rempli ; sans ton aide, tu le sais, je ne pourrai jamais poursuivre ma marche dans le chemin de la vie. Donne-moi un peu de ce courage que tu possédais à un si haut degré et qui te faisait surmonter les plus grands obstacles semés sur ta route.

Avec ton appui et ton souvenir qui sera toujours gravé dans le fond de mon cœur, je vivrai ; j'attendrai le jour où il plaira à Dieu de mêler ma poussière à la tienne, de me faire partager avec toi le silence du tombeau.

Qu'il plaise à Dieu de rapprocher ce jour autant que possible, afin qu'il me soit permis plus tôt d'aller avec mes frères, êtres chers partis à l'aurore de la vie, le bonheur qu'il possède de t'avoir auprès d'eux, ô ma mère !

Vois ton fils agenouillé, arrosant de ses larmes la terre qui te dérobe à ses yeux ; jette sur lui un de ses regards si doux qui lui faisaient supporter avec calme les chocs par lesquels son courage était mis à l'épreuve. Parle à mon âme blessée, offre-lui les consolations que tu lui donnais lorsque tu suivais, appuyée sur mon bras, le long sentier de l'existence humaine.

Crois moi, mère, jamais je n'oublierai ton cher souvenir, ton amitié inaltérable, ton dévouement à toute épreuve, ta bonté si touchante, tes caresses si douces. Comme dernier hommage de ma piété filiale, je viendrai souvent, dans le cours des jours qu'il me reste à passer ici-bas, m'agenouiller sur ta tombe afin d'offrir pour toi une prière à l'Eternel

et de demander pour moi le secours que tu ne me refusas jamais.

* * *

Plusieurs heures se sont écoulées depuis mon arrivée. Le soleil, après avoir parcouru sa brillante course, va bientôt disparaître à l'horizon ; l'ombre étend déjà au loin son manteau sur la plaine. Il me faut quitter ce lieu pour aller me mêler de nouveau au tourbillonnement de la grande ville, dont le bruit vient distinct à mon oreille avec le calme du soir.

Mais avant de partir, encore une prière, encore une larme... Maintenant, à demain.

G.-A. DUMONT.

Juillet 1889.

PHYSIQUE

LA CHALEUR

Prenons un corps quelconque. On sait que l'action du feu produit un accroissement de son volume et, si le foyer est suffisamment activé, un changement de son état physique. On sait, de plus, que si l'on met en communication deux corps dont les températures, mesurées au thermomètre, sont différentes, ces deux corps acquièrent une même température intermédiaire entre les deux précédentes.

On a appelé chaleur la cause de ces phénomènes. Mais l'esprit humain, avide de recherches, ne se contente pas de donner un nom à la cause de tels ou tels phénomènes. Il va plus loin et, s'il ne peut montrer clairement cette cause, par des expériences directes, il s'ingénie à créer des hypothèses destinées à fournir l'explication des faits expérimentaux.

C'est ainsi que, pendant longtemps, on a admis que les phénomènes calorifiques étaient dus à un fluide subtil, impondérable, répandu dans les corps. Selon que la température augmentait ou diminuait, on disait que la quantité de fluide augmentait ou diminuait. Les phénomènes de dilatation et de changements d'état étaient expliqués par la répulsion qu'exerçait entre elle les particules du fluide. Deux corps mis en circulation prenaient une même température, parce que le fluide se répandait uniformément sur les deux corps.

Autrefois d'ailleurs, l'hypothèse favorite était celle des fluides ; il y avait un fluide calorifique, un fluide électrique, un fluide lumineux, etc.

Aujourd'hui, une étude plus intime des phénomènes a amené les physiciens à rejeter les fluides et à adopter l'hypothèse des vibrations moléculaires. On considère la chaleur comme produite par un mouvement vibratoire des molécules des corps. On dit que la quantité de chaleur augmente ou diminue suivant que la vitesse du mouvement s'accélère ou se ralentit. Les dilatations sont causées par les variations de distance des molécules les unes par rapport aux autres. L'équilibre de température entre deux corps est dû à la composition des mouvements moléculaires.

Les travaux modernes justifient pleinement cette assimilation de la chaleur à un mouvement. Les expériences si précises de Joule démontrent clairement qu'à une perte de travail déterminée, c'est-à-dire à une destruction de mouvement, correspond un dégagement de chaleur déterminé. Le travail perdu est proportionnel à la quantité de chaleur dégagée. Des expériences de Hirn, effectuées sur des machines à vapeur, ont montré qu'à la destruction d'une certaine quantité de chaleur correspond un travail mécanique produit. Ce travail est proportionnel à la quantité de chaleur absorbée.

Cette transformation de travail en chaleur et, inversement, de chaleur en travail, montre bien que ces deux quantités sont absolument identiques et peuvent se substituer l'une à l'autre.

Ainsi donc, toutes les causes des phénomènes naturels se trouvent ramenées à l'idée de mouvements. Puissent, dans la suite des temps, les efforts des savants être couronnés de succès par la découverte de la loi du mouvement initial, dont les transformations multiples ont créé l'état actuel de la nature !

GEORGES MOITET,
Professeur au collège de Coulommiers.

LA VIE CHAMPÊTRE

Nous avons tous un goût naturel pour la vie champêtre. Loin du fracas des villes et des jouissances factices que leur vaine et tumultueuse société peut offrir, avec quel plaisir vivement senti nous allons y respirer l'air de la santé, de la liberté, de la paix !

Une scène se prépare plus intéressante mille fois que toutes celles que l'art invente à grands frais pour vous amuser ou vous distraire. Du sommet de la montagne qui borne l'horizon, l'astre du jour s'élançait brillant de tous ses feux. Le silence de la nuit n'est encore interrompu que par le chant plaintif et tendre du rossignol, ou le zéphyr léger qui murmure dans le feuillage, ou le bruit confus du ruisseau qui roule dans la prairie ses eaux étincelantes.

Voyez-vous ces collines se dépouiller par degrés du voile de pourpre qui les recèle, ces moissons mollement agitées se balancer au loin sous des nuances incertaines, ces châteaux, ces bois, ces chaumières bizarrement groupés, s'élever du sein des vapeurs ou se dessiner en traits ondoiyants dans le vague azuré des airs ?

L'homme des champs s'éveille. Tandis que sa robuste compagne fait couler dans une urne grossière le lait de vos troupeaux, le voyez-vous ouvrir gaiement un pénible sillon, ou, la serpe à la main, émonder en chantant l'arbuste qui ne produit que pour vous ces fruits savoureux ? Cependant, le soleil s'avance dans sa carrière enflammée ; l'ombre, comme une vague immense, roule et se précipite vers la gorge solitaire d'où s'échappent les eaux du torrent ; le vent fraichit, l'air s'épure ; une abondante rosée tombe en perles d'argent sur le velours des fleurs, ou se résout en étincelles de feu sur la naissante verdure.

O combien votre âme est émue ! quelle fraîcheur délicieuse pénètre alors vos sens ! comme elles sont consolantes et pures les pensées du matin ! comme elles égagent le rêve mélancolique de la vie ! en s'abandonnant à leurs douces erreurs, combien aisément on oublie et les tristes projets de la grandeur, et les vaines jouissances de la gloire, et le mépris du monde et sa froide injustice !

Dans cette solitude champêtre qu'ont habitée vos pères, dans cet asile des mœurs, de la confiance et de la paix, que vous importent les vains discours des hommes, et leurs lâches intrigues, et leur haine impuissante, et leurs promesses trompeuses ? Quelle impression peut encore faire sur votre âme le récit importun de leurs erreurs ou de leurs crimes ? Au déclin d'un jour orageux, ainsi gronde le foudre dans le nuage flottant sur les bords enflammés de l'horizon, ainsi retentit le torrent qui ravage au loin une terre agreste et sauvage.

BERGASSE.

UN MARIAGE PRINCIER

(Voir gravure)

Le grand-duc Paul-Alexandrowitch, le plus jeune des frères du czar, qui vient d'épouser la princesse Alexandra, fille aînée du roi de Grèce, est âgé de vingt-huit ans. Il passe pour jouir d'une mauvaise santé, et, pour cette raison, il ne remplit aucune charge officielle.

Toutefois, comme tous les princes étrangers, il a un commandement dans l'armée, ayant grade de capitaine au régiment des hussards de la garde. Il est également aide-de-camp de l'empereur, chef de deux autres régiments et colonel honoraire dans les armées prussiennes et autrichiennes. Il a souvent passé l'hiver à Athènes, où il était le favori de la famille royale. Aussi, en novembre dernier, fut-il fiancé avec sa cousine, la princesse Alexandra, qui a juste dix ans moins que lui.

La cérémonie du mariage a eu lieu à la chapelle du palais d'Hiver de Saint-Petersbourg, et a été des plus somptueuse. La princesse avait un superbe manteau de velours pourpre orné d'hermine, et dont la traîne était soutenue par quatre chambellans. Le grand-duc portait le grand uniforme des hussards.

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Delle Arthémise Guérin (\$50.00), 113, rue Plessis ; Joseph Bougie, 236, rue King ; J. T. Redmond, 10, carré Chaboillez ; Joseph Poitras, 22, Côte St-Lambert ; Pierre Vachon, 37, rue Olier ; Joseph Mailloux, 693, rue Mignonne ; Joseph Cinq-Mars, 17, rue Payette ; Joseph Végiard, 1235, rue Notre-Dame ; Ed. Boué, 25, rue Marianna ; Albert Fournier, 48, rue St-Constant ; J. B. Deschamps, 116, rue St-André ; Félix Béland, 11, rue Bonsecours ; Adolphe Dépatie, 319½, rue Visitation ; A. A. Audet, 225, avenue Laval ; Delle Rose-Délina Lecompte, 1335, rue Notre-Dame ; Edmond Pageau, 1185, rue St-Laurent ; Maurice Desroches, 216, rue Panet ; Napoléon Lancement, 418, rue Plessis.

Québec.—Alfred Tanguay (\$3.00), 134, rue d'Aiguillon ; Georges Guilmet (\$2.00), 11, rue Bagot ; Napoléon Duplessis, 59, rue Sinai, St-Sauveur ; Edmond Parent, 73, rue St-Dominique, St-Roch ; Léandre Savari, 150, rue St-Patrick ; C. T. Valin, 38, rue St-Eustache ; P. A. Pelletier, 226, rue St-Jean ; P. E. Venner, 70, rue St-Valier ; E. J. Asselin, 6, rue Buade ; J. A. Alarie, 18, rue Laberge ; Alfred Vézina, 437, rue St-Jean ; Léon Lacasse, 29, rue Scott ; Pierre Trudel, 148, rue Massue, St-Sauveur ; Omer Blais, 52, rue Fleurie ; Delle Delphine Audibert, 182½, rue la Reine.

St-Hyacinthe.—Madame C. E. Gagnon ; T. Robitaille.

Fall-River, Mass.—E. N. Bonin, 412, rue Pleasant.

Biddeford, Me.—Rév. M. Louis Bergeron.

St-Henri de Montréal.—Dame Louis Vermette, 13, rue Bethune ; L. H. Bouchard, 3721, rue Notre-Dame.

Ottawa.—Albert Allard, 111, rue Water.

Batiscan.—Charles Carignan.

St-Cunégonde.—Dame C. Bonneville, 191, rue Richelieu.

Couticook.—Joseph Boivin.

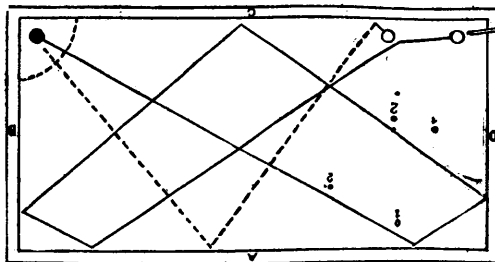
SOIXANTE-QUATRIÈME TIRAGE

Le soixante-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de juillet) aura lieu SAMEDI, le 3 AOUT, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

6e COUP DE BILLARD

COMPOSÉ PAR LE PROFESSEUR VIGNAUX



Six-bandes avec effet de côté—donnant la réunion.

Attaque très énergique et vive.

Bille 1, légèrement à droite, choque la 2, puis les bandes A, B, C, D, et carambole en touchant encore parfois l'une ou les deux bandes B, C au coin.

B. 2, prise 1/3 à gauche, vient battre les bandes C, A et revient sur B. 3, qui doit être dérangée le moins possible pour servir de centre à la Réunion indiquée par l'arc de cercle pointillé.

NOTA.—Ce coup change peu si les billes 1 2 sont déplacées vers la bande A (ainsi que l'indiquent les points), fussent-elles en diagonale.

Il n'est utile que lorsque la bille à jouer se trouve masquée et qu'il n'y a pas de façon plus sûre.

Cependant il ne produit guère de contre, n'est pas très difficile si l'on a la force nécessaire, et il procure toujours une certaine satisfaction quand on le réussit.

On se rappelle que nos lignes indiquent le trajet du centre des billes, lequel n'est jamais en contact direct avec l'obstacle qui cause la déviation, laquelle est traduite par un angle.

Nous rappelons que le trajet, de chaque bille est différent, par le trait qui l'indique : Bille 1, ligne pleine ; B. 2, pointillée ; B. 3, pleine et pointillée.

Que ce trajet étant celui du centre, il ne peut toucher ni les bandes ni les autres billes, vu que les centres des billes ne les touchent pas. Lorsqu'il y a contact avec un obstacle quelconque, la droite, qui indique le trajet, se brise à distance du rayon de cet obstacle et sa déviation ou réflexion forme un angle.

La direction de la queue est indiquée par le cercle pointillé donne le lieu de réunion.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Crème aux blancs d'œufs.—On prend une pinte de lait, cinq blancs d'œufs bien battus ; quand le lait est bouillant, on le sucre et l'on y verse les œufs en tournant jusqu'à ce que cela soit épaissi ; on a mis dans le lait un bâton de vanille.

Oignons glacés.—Les oignons glacés se font en mettant dans une casserole trois morceaux de sucre et un peu d'eau ; quand le sucre est fondu, on jette dans la casserole où se trouve cette préparation une vingtaine de petits oignons blancs pelés, et on laisse jusqu'à ce que le sirop soit changé en caramel un peu clair et que les oignons soient bien dorés.

Pommes de terre aux tomates.—Nettoyez quelques pommes de terre, coupez-les en deux moitiés dans le sens de leur longueur ; placez-les autour de l'intérieur d'un plat allant au four, avec un fort morceau de beurre, sel et poivre ; quand les pommes de terre sont à moitié cuites, saupoudrez-les avec du fromage de Gruyère râpé ; remplissez le plat avec des tomates que vous avez ouvertes pour en extraire les pepins ; parsemez les tomates et les pommes de terre de petits morceaux de beurre ; couvrez le tout avec une couche de croûtes de pain râpée ; mettez au four de chaleur modérée ; la sauce doit être réduite au moment où l'on sert ces pommes de terre.

CHOSSES ET AUTRES

—Durant le cours de l'année dernière, l'Etat de Californie a envoyé en Europe 3,500,000 livres de miel.

—L'industrie de l'élevage des animaux représente, aux Etats-Unis, l'immense capital de \$1,200,000.

—La plus grande cave du monde vient d'être construite par une compagnie de San Francisco. Elle peut contenir 3,000,000 de gallons de vin, et coûte \$250,000. C'est une marque de l'immense progrès de la culture de la vigne sur les côtes du Pacifique.

—On vient de découvrir, à Sparte, le tombeau intact d'un roi de l'époque mythologique, environ 1600 ou 1800 ans avant notre ère. On a trouvé, dans ce tombeau, des coupes d'or pesant plus de 400 grammes, des pierres précieuses, des épées, les poignards et des haches.

—Le professeur Gravenigo, de l'Université de Padoue, a fait heureusement une opération tentée, en vain, jusqu'à présent en Italie et à l'étranger. Il s'agit de la greffe de la cornée de l'œil d'un poulet dans un œil humain. Huit jours après la greffe, la cornée était transparente, luisante et convexe.

—Le professeur Herschel a trouvé une tache noire sur la surface du soleil. Le diamètre de ce point serait d'une longueur de 30,000 milles. D'après la théorie de Herschel, généralement admise, les taches du soleil ne seraient que de grands trous. Notre terre donc, en compagnie de plusieurs autres planètes pourraient aisément s'y loger.

—Le nombre des humains maintenant en existence sur la surface du globe n'est pas moins d'un billion quatre cent millions d'individus. Il est maintenant impossible de trouver une partie de notre planète qui ne soit pas habitée par l'homme. L'Asie où est son berceau, a une population de 800 millions donnant une proportion de 120 au mille carré. En Afrique, il y a 210 millions. Dans les deux Amériques, il y a 110 millions et relativement clair semés. Dans les îles grandes et petites on compte 10 millions. La proportion entre les noirs et les blancs est de cinq à trois, 700 millions sont de couleur brune ou jaune, 500 millions portent des habits, 700 millions sont demi-nus et 250 millions ne portent rien pour cacher leur nudité, 500 millions vivent dans des huttes et des cavernes et 260 millions vivent à l'état barbare et sauvage exposés aux intempéries du temps.

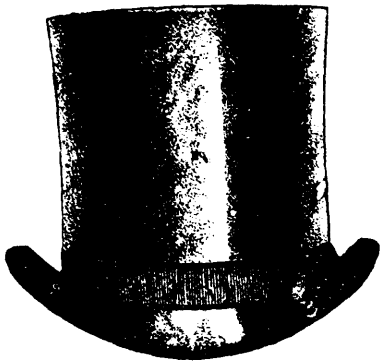
AVIS AU MERE. -- LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

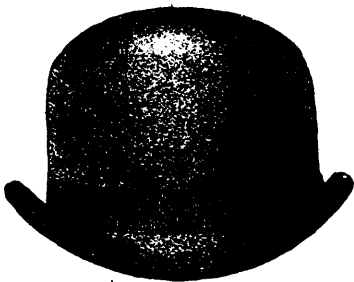
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

ETABLIS EN 1852

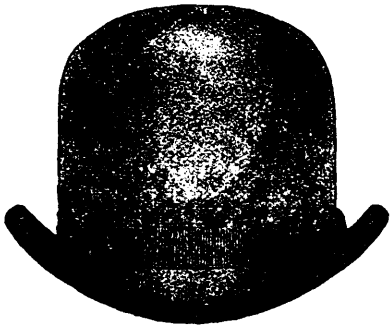


(Premier prix)

LORGE & CIE.,



CHAPELIERS ET
MANCHONNIERS



21, rue Saint-Laurent
MONTREAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr ; six mois : 10 fr ; Union postale, un an 20 : fr ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202



VOUS CONSERVerez VOS FORCES
EN FAISANT USAGE DU
JOHNSTON'S FLUID BEEF.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital \$15,000,000
Fonds accumulés 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA
1724 NOTRE-DAME, MONTREAL
ROB. W. TYRE, Gérant.
AGENTS POUR LA VILLE
ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

SIROP
ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons : fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR
ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for 6 IN NEW YORK.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX
DU

DR V. PERRAULT

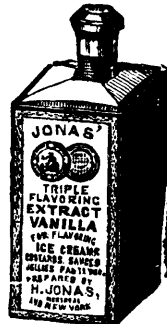
Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS
Savon No 1.—Pour démangeons de toutes sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 11.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorroides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits huileux concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs
- Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
- Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10
(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.
CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

CHAUSSURES EN KID : \$1.00



CHAUSSURES EN KID : \$1.00

ACHETEZ LES
"WIGWAM SHOES" AVANT D'ALLER A LA CAMPAGNE

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

BOTTES ET SOULIERS

DE LA VILLE

Les styles les plus nouveaux et les plus élégants sont maintenant en vente

FOGARTY & BROS.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET
STE-CATHERINE

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 27 JUILLET 1889

SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

Dans le cabinet du patron, Adèle raconta la scène telle qu'elle venait de se passer, et franchement n'hésita pas à accuser Georgette de colère jalouse et aussi peu justifiée que possible.

Ne fallait-il pas avant tout préserver l'avenir de l'orpheline qui lui tenait si bizarrement au cœur ?

Et, sans s'en apercevoir même, tant était profonde sa naissante affection pour la petite abandonnée, elle mit à nu toutes ses misères, toutes ses désolations de mère déçue et malheureuse.

M. Monteret était un brave homme, excellent père de famille lui-même.

— Les jeunes filles de cet âge sont si bizarres, dit-il discrètement ! . . .

Quant à votre protégée, soyez sans crainte, madame, ce léger incident ne lui portera point tort dans mon esprit, et il la cuirassera peut-être un peu.

C'est que toutes les clientes ne vous ressemblent pas, madame, et nos pauvres petites essayeuses en voient de grises quelquefois ! . . .

— Alors, vous voudrez bien faire confectionner désormais les toilettes de ma fille par Mlle Clémentine.

— C'est entendu, mais elle y perdra.

— Oh ! tant pis pour elle. Clotilde fut appelée quelques instants après par le chef de la maison.

— Eh bien, ma chère enfant, lui dit-il avec un bon sourire, il paraît que nous avons eu une cliente difficile.

— Un peu, monsieur, fit-elle avec une voix toute tremblante d'émotion.

— Avez-vous été très patiente, très convenable ?

— Oh ! pour cela, oui, monsieur.

— Alors, continuez et ne vous préoccupez pas du reste. Mais, une autre fois, si cela se produit, venez aussitôt me le dire. C'est très rare, heu-

reusement, nos dames étant généralement fort bien élevées, mais enfin, cela arrive. Dans ces occasions là, gardez un sang-froid de glace, et ne vous tourmentez pas du reste.

Il lui donna une petite tape très paternelle sur la joue et la renvoya en lui disant :

— Vous êtes une bonne et brave fille, mais n'oubliez pas que la vie est dure pour tous. Sur ce, calmez ce petit cœur que je vois tout gonflé, et bon courage.

Malgré ces encouragements, la pauvre petite resta triste et malheureuse tout le jour.

A l'atelier, comme elle était fort douce, en dépit de son rapide avancement, elle n'avait encore que des amies.

Il n'en était pas de même à la maison de la rue des Abbesses.

Quelques ouvrières comme elle, mais employées

dans d'autres magasins, habitaient les petites chambres du sixième étage où était situé le logement occupé par Clotilde.

Entre elles, c'étaient des amitiés très vives, auxquelles succédaient fréquemment des disputes extraordinaires et des haines fort ardentes.

A une très grande intimité se mêlaient constamment des potins, des histoires, des scènes incroyables.

Clotilde, qui se souvenait d'Hermance, s'était juré de rester seule et tranquille chez elle, sans fréquenter désormais aucune de ses voisines.

A toutes leurs avances, aux essais de conversations ou même de visites, elle répondait soit par une attitude de glace, soit par une fin de non-recevoir absolue.

Rien ne put la faire dévier de sa règle de conduite, pas plus les amabilités et les compliments que les apostrophes et les injures.

On commença par la calomnier et lui prêter des histoires plus étranges les unes que les autres.

Mais comme elle demeurait seule avec son chien,

la petite bête, mais point assez d'espace pour que même une main de femme, pût se glisser et décrocher les deux battants de la fenêtre.

Sophie seule avait pu passer du balcon de sa chambre à celui de Clotilde, et avec quelle audace encore . . . en risquant de tomber du sixième et de se briser comme du verre.

Clotilde ne prononça pas un mot de cette étrange aventure, et lorsqu'elle rencontra l'ancienne femme de chambre sur le palier ou dans les escaliers, elle ne parut même pas la reconnaître.

A quelques jours de là, ce furent les fleurs dont Adèle avait encombré les petits balcons qui se trouvèrent un soir saccagées, brisées ou arrachées.

L'impassibilité de l'orpheline resta la même.

— Toi, dit le lendemain Sophie en lui montrant le poing, je finirai bien par te toucher, pimbèche ! N'aie pas peur, je dénicherai le joint, un jour ou l'autre.

A-t-on jamais vu faire sa princesse à ce point !

Mais où le trouver ce joint ? car la jeune fille continuait à se baricader chez elle ; fuyant plus

que jamais comme la peste des créatures d'une conduite si différente de la sienne, avec des caractères et des goûts si opposés aux siens.

Dans la semaine du reste on la voyait à peine, car elle partait de très bonne heure le matin et elle ne rentrait guère avant neuf heures du soir.

Le dimanche, elle recommandait ses affaires, faisait son ménage, confectionnait ses robes, et sortait un peu l'après-midi, pour aller au Parc Monceau ou aux Buttes-Montmartre faire promener Pompon dont c'était les grandes joies.

Le petit chien, en effet, était comme un fou, toute cette bienheureuse journée de congé.

Cela le rédimait de sa longue solitude de la semaine.

Le matin, il allait quelquefois au marché avec sa maîtresse, et le soir, quel bonheur !

Il bondissait, courait en avant, faisant de grands ronds autour de Clotilde, puis il aboyait à tout le monde, aux chevaux, aux autres chiens, aux passants quelquefois, jamais aux enfants.

Et puis, comme il revenait de temps à autre la regarder avec une tendresse infinie, pour repartir après ! . . .

Comme il se couchait sur le bord de sa robe, quand fatiguée elle s'asseyait sur quelque banc, s'amusant à voir défilier les promeneurs ! . . .

Comme il s'arrêtait surtout, devant les marchands en plein vent, montrant de ses yeux presque humains leur étalage où se voient les petits pains, les madeleines et les masse-

pains ! . . .

Et sa joie, ses remerciements, ses jappements de reconnaissance, lorsque Clotilde, ce qui ne manquait jamais, achetait la gourmandise rêvée.

C'était son seul ami, ce chien qui la recevait le soir dans son petit logis, couchait à ses pieds sur son lit, à qui elle racontait ses peines et ses joies, qui paraissait la comprendre, et dont les baisers devenaient si chauds et si tendres quand il la voyait pleurer.

Avec lui, elle ne se sentait pas seule. Une petite âme vivait, remuait, autour d'elle, la comprenant, l'aimant, lui répondant presque, quand elle lui parlait.

Ce soir-là, elle rentrait plus malheureuse, plus découragée qu'elle ne l'avait été depuis longtemps, le cœur très ulcéré par l'étrange sortie de Georgette Chaniers.



Clotilde descendit en courant la rue Lepic, la rue Blanche et arriva sur la place de la Trinité.—Page 84, col. 2.

sans jamais recevoir âme qui vive, il fallut se taire et toutes la laissèrent tranquille.

Une voisine, ancienne femme de chambre, faisant actuellement des journées en maisons bourgeoises, seule ne désarmait pas.

— Ce que je lui en veux à c'te pimbèche qui ne nous regarde pas, disait-elle souvent, c'est pas croyable ! . . . Je la hais-t'y ! grand Dieu ! . . . Je la hais-t'y ! . . .

Pourquoi ?

Clotilde ne connaissait pas même le nom de Sophie Mégnan.

Un jour, comme elle avait l'habitude de laisser ses fenêtres ouvertes afin que Pompon pût respirer sur le petit balcon, elle trouva sa chambre toute bouleversée.

Elle la remit en ordre, et désormais, elle attachait l'épaignolette laissant ainsi juste assez d'air pour

comme elle le rencontra au même endroit, elle lui raconta tout ce qu'elle avait fait depuis la veille, les petits incidents du magasin, ses joies et ses ennuis, enfin son rêve.

—Oui, lui dit-elle, toute la nuit j'ai eu vos enfants autour de moi, sur mes genoux, dans mes bras, pendus à mes jupes. Vos bonnes paroles d'hier étaient devenues la réalité : Je faisais partie de votre famille, j'étais votre sœur, et votre femme m'aimait....

—Ma femme ! fit-il en tressaillant de la nuque aux talons.

Elle eut son joli rire de gamine naïve :

—Il faut bien une femme quant on est marié, dit-elle avec sa grâce simple d'enfant honnête et bonne.

Il poussa un très profond soupir et ne répondit rien.

Mais elle s'aperçut à peine de sa préoccupation, et jusqu'à Montmartre elle continua à gazouiller comme une mésange dans les haies, débordante de joie et de bonheur.

—Non, se dit Robert, plus expérimenté que Clotilde, je ne reviendrai pas l'attendre. Je suis en train de devenir fou d'elle, mais fou à en mourir, et je suis fiancé à Georgette !... Je ne dois plus la revoir !...

Il marchait au hasard vers Belleville, voulant la chasser de son souvenir, y mettant toute sa volonté, mais ne le pouvant pas, grisé d'elle, de sa grâce chaste, de son ignorance d'enfant, de cette divine pureté si étrangement conservée dans les bizarres milieux où elle avait vécu depuis trois ans qu'elle était sortie du couvent, autant que de sa beauté souveraine.

—Elle est bonne, celle-là ! se disait-il. A la moindre de ses paroles le cœur se fait jour et déborde. Et reconnaissante, et douce, et aimante ! Qu'il serait bon le foyer où elle serait assise, et quelle joie de la protéger, de la guider, de l'adorer toujours !...

Il arrivait devant l'usine.

Derrière la persienne entr'ouverte de la chambre d'Adèle, car il faisait très chaud, il voyait d'en bas le profil si pur de sa mère d'adoption, assise sous l'abat-jour de sa lampe lisant tandis qu'à quelques pas Suzanne travaillait.

—Et celle-ci, pensa-t-il, celle-ci qui m'a aimé aussi, qui m'a soigné, qui m'a élevé avec tant de tendresse, puis-je la trahir ?... Et ses droits ne priment-ils pas tout, même mon bonheur ?...

—Est-ce toi, Pierre ? dit en même temps du haut de l'escalier la voix harmonieuse de Mme Chaniers.

—Non, maman, répondit le jeune homme, c'est moi.

Il entra dans sa chambre.

—Où est donc papa ? demanda-t-il.

—Aux Français avec Georgette et sir Jonathan, dit Suzanne.

—Et tu ne les as pas accompagnés, maman ? fit Robert étonné.

Elle rougit un peu.

—Non, dit-elle, j'ai mieux aimé passer ma soirée avec Suzanne. Le monde m'ennuie toujours.

—Mais vous, Robert, demanda la jeune gouvernante, ne deviez-vous pas, il me semble, aller rejoindre ces messieurs et votre cousine ?

—M'a-t-on seulement dit qu'on irait au théâtre ce soir ?

—Oui, en déjeunant ce matin.

—Dans ce cas, je ne l'ai pas compris.

Suzanne le regarda, un peu étonnée. Adèle, au contraire, n'attachait aucune importance à ses paroles.

—Tu n'attends pas Georgette ? lui demanda-t-elle seulement comme il se dirigeait vers la porte.

—Je suis fatigué, maman. J'aime mieux me retirer chez moi.

Elle se leva aussitôt un peu pâle, l'œil anxieux, la paupière frémissante, déjà épeurée et inquiète.

—Serais-tu malade, mon cher petit ? fit-elle en l'entourant de ses bras et le pressant contre elle avec une tendresse tout à fait maternelle.

Il l'embrassa à pleine bouche.

—Non, dit-il, chère maman, pas le moins du monde. J'ai remonté à pied, de l'intérieur de Paris, et j'ai sommeil ce soir.

—Pas autre chose ?

—Rien du tout.

—Tu as les yeux cernés. Je vais te coucher.

—Comme un bébé, alors ?

—Vilain garçon qui ne comprend pas qu'il est toujours pour moi mon petit Robert, et que j'aime autant que ma Georgette !...

—Tu crois cela, maman, que je ne le comprends pas, que je l'ignore, ou que je l'oublie une seule minute ?

—Dame ! on le dirait.

—Eh bien ! maman chérie, la plus aimée, la plus adorée de toutes les mères, tu te trompes.

Il ne voulut pas céder à l'attendrissement qui le gagnait, le trouvant trop dangereux pour le secret qu'il entendait garder et le sacrifice qu'il avait résolu de consommer.

Il fit un grand effort sur lui-même.

—Sur ce, dit-il, bonsoir, maman. Si tu tiens à ma santé, laisse-moi alors dormir. C'est bête comme tout, mais tu sais bien que lorsque le sommeil me tient je dormirais même en dansant, je crois. Bonsoir, Suzette. A demain !...

Mme Chaniers ne fit point d'objection, toute tranquillisée, et laissa repartir son neveu, tandis que Robert, le cœur plus serré encore que d'habitude, se répétait :

—Non, je mourrai, s'il le faut, mais jamais je ne la ferai souffrir !...

Tout le lendemain, il s'affermait dans sa résolution.

—Mon cœur se brisera, se répéta-t-il mille fois, mais je ne reverrai pas Clotilde !... Je vais lui écrire.

Il prit une feuille de papier, la plaça sur l'épure qu'il était en train d'achever, et trempa sa plume dans l'encre.

Mais il resta là, indécis, le cœur étreint d'une grande angoisse, et la tête vide.

Que lui dire ?

Par où commencer ?

Il crut avoir trouvé une idée :

Il allait lui annoncer qu'il partait en voyage.

Mais, bien vite il rejeta loin de lui l'inspiration, même la feuille blanche.

Mentir ?... Allons donc !... Jamais !...

—Demain, pensa-t-il, je serai plus calme, je prendrai mieux ma résolution.

Il se remit au travail.

Le soir vint.

D'abord eut lieu le dîner de famille, insupportable avec les bavardages creux et vides de Georgette minaudant soit avec sir Jonathan Pierce, soit avec lui-même, Robert.

L'Américain, la trouvait adorable, s'extasiait de la moindre de ses paroles, et paraissait s'enticher d'elle de plus en plus.

Tandis que Pierre, indulgent et bon, regardait ce tableau avec une certaine reconnaissance, remerciant au fond de son âme cet étranger d'aimer autant la fille de sa sœur ; qu'Adèle très émue entourait de regards pleins de tendresse autant Georgette que sir Pierce, Robert n'avait jamais trouvé sa cousine aussi sèche de cœur, aussi égoïste.

—Et laide, se disait-il, avec ses sourcils trop arqués et sa maigreur de brune ; quelle différence !

Il se retint, s'interdisant même en pensée, d'aller sur ce chemin glissant.

—Bon, se dit-il désolé, voilà que je vais me mettre à la détester, à présent.

Une grande ride se creusa au milieu de son front.

—Et cependant ! fit-il en mordant ses lèvres jusqu'au sang afin de ne pas crier sous la douleur profonde qui lui laboura le cœur, elle sera ma femme !...

On était à peine passé au salon pour prendre le café qu'il se disposa à sortir.

—Tu ne restes pas avec nous ce soir ? lui demanda Georgette dans l'antichambre où elle se trouva seule avec lui.

—Non, j'ai beaucoup travaillé aujourd'hui, je vais prendre l'air.

—Mais nous avons l'intention de sortir également.

Il eût un geste indifférent.

—Nous allons aux Ambassadeurs où il y a les Japonais tout à fait étonnants, ajouta la jeune fille espérant décider son cousin.

Elle y réussit mal.

—Raison de plus pour que je ne vous accompagne pas, dit-il.

—Tu n'es pas aimable.

—J'ai horreur de ces bastringues où l'on fait du bruit ; où les lumières trop crues vous crèvent les yeux ; où les consommations vous donnent mal au cœur.

—Nous irons ailleurs.

—C'est inutile ; nos goûts ne sont pas les mêmes. Tu t'ennuierais où je me plais. Bonsoir, et amusez-vous bien tous.

Il partit sans vouloir attendre la réponse de Georgette.

Celle-ci, très déçue, rentra au salon un peu pâle, extrêmement froissée, mais se gardant bien de dire le peu d'empire qu'elle avait eu sur la décision de Robert.

Il n'était pas tard : huit heures à peine, car depuis le séjour de sir Jonathan, on dinait tôt afin d'arriver à temps dans les théâtres et les concerts où l'Américain conduisait souvent ses hôtes.

Tout en se répétant sur tous les tons :

—Je ne veux plus la revoir, Robert marchait vite du côté de ce bienheureux omnibus de la Muette où il devait rencontrer Clotilde.

—Encore aujourd'hui, se dit-il ; demain, je serai plus raisonnable.

Mais le lendemain et les jours suivants se passèrent sans qu'il eût la force de renoncer à voir cette enfant naïve et douce qu'il adorait de plus en plus.

Il marchait à ses côtés, n'osant même pas lui donner le bras, mais il l'écoutait parler, il voyait sa silhouette élégante tout près de lui ; il scrutait la moindre de ses pensées, et sa folie, en approfondissant cette nature adorable, intelligente et bonne, toute faite de tendresse, l'envahissait tout, le prenait jusque dans ses fibres les plus intimes, lui devenait si chère qu'il eût mieux aimé mourir que d'y renoncer.

Un soir elle lui dit :

—Vous vous appelez Robert !... Quel nom charmant, surtout, pour moi, mon ami.

Elle était toute rêveuse et encore plus émue en parlant ainsi.

Le jeune homme tressaillit involontairement.

—Que voulez-vous dire, ma chère Clotilde ? lui demanda-t-il, le cœur battant un peu fort.

Elle hocha sa fine tête blonde.

—En vous parlant de ma vie d'enfant abandonnée, dit-elle, je ne vous ai guère raconté que mon existence de couvent et les choses qui l'ont suivie. Mais bien plus loin que cela encore, dans la nuit presque complète de mes souvenirs, il y a un épisode charmant et inoubliable. C'est celle d'un petit compagnon de ma première jeunesse, bien plus riche et bien plus haut placé que moi, mais qui venait quand même dans la pauvre chaumière où j'étais élevée, et si bon, si doux, si aimant !...

Le jeune homme, subitement, s'était arrêté suffoqué lui aussi par une bouffée chaude de souvenirs et de tendresse plus intense.

—Et il portait mon nom, ce petit camarade ? demanda-t-il.

—Oui, il s'appelait Robert comme vous.

—Robert quoi ?

—J'ai oublié. C'est si loin !... Douze ans, savez-vous ! Un siècle à mon âge !...

—Dans quel pays avez-vous donc été élevée, ma chère Clotilde ?

—En Normandie.

—Tiens ! comme c'est étrange !...

—Que voulez-vous dire ?

—Le village le plus proche, ne s'appelait-il pas Villers-Feuillu ?

—Oui, c'était son nom.

—Et la femme qui vous soignait, Martine Fresnay ?

—Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... Robert, fit-elle toute pâle... Alors, c'est...

Il ne la laissa pas achever.

—Oui, chère petite, dit-il aussi ému qu'elle, en pressant longuement sa main, c'est moi le Robert de votre enfance. Moi, le neveu de Mme de Romilly ; moi qui vous aimais déjà alors, ma petite sœur si douce et si gentille !...